



Un ensemble funéraire Öngüt du début de l'époque Yuan provenant de Mongolie intérieure

Catherine Delacour, Alain Desreumaux, Maria Gorea, Pierre Marsone

► To cite this version:

Catherine Delacour, Alain Desreumaux, Maria Gorea, Pierre Marsone. Un ensemble funéraire Öngüt du début de l'époque Yuan provenant de Mongolie intérieure. Arts Asiatiques, 2005. <hal-03910770>

HAL Id: hal-03910770

<https://hal.science/hal-03910770v1>

Submitted on 22 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



Un ensemble funéraire Öngüt du début de l'époque Yuan provenant de Mongolie intérieure

Author(s): CATHERINE DELACOUR

Source: *Arts Asiatiques*, 2005, Vol. 60 (2005), pp. 85-102

Published by: École française d'Extrême-Orient

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/43484212>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



École française d'Extrême-Orient is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Arts Asiatiques*

JSTOR

Un ensemble funéraire Öngüt du début de l'époque Yuan provenant de Mongolie intérieure

Une paire de bracelets et de boucles d'oreilles en or, un ornement vestimentaire portant une inscription dessinée à la feuille d'or et enrichie d'incrustations dont la plupart ont disparu comme celles des deux boucles/broches qui lui sont associées, deux coupes, dont l'une porte un caractère gravé au fond, un petit plateau à huit lobes en or, un miroir en bronze ainsi qu'une pierre tombale avec croix nestorienne et inscription constituent cet ensemble récemment acquis par le musée Guimet grâce aux dons de la Société des Amis du musée Guimet et d'un collectionneur privé¹.

Provenant d'un même site de Mongolie intérieure, la bannière unifiée de Daerhan Maoming'an, ligue du Wulanchabu, à l'ouest de Hohhot (fig. 1), ces objets sont d'emblée assez clairement désignés par le miroir, les différents styles d'orfèvrerie et par la présence de la pierre tombale nestorienne comme une production probablement contemporaine de la première moitié de l'époque Yuan (1277-1367). De plus, cette localisation et cette période indiquent que ce mobilier funéraire était destiné à des défunts appartenant ou vivant au sein d'une tribu de nomades sédentarisés répondant au nom de Öngüt (mongol Önggüd; chin. Wanggu bu). Peu connus en général, ils ont pourtant attiré l'attention des chercheurs occidentaux du fait de la confusion faite par Marco Polo (1254-1324) entre leur nom et celui de Ong Khan, le chef charismatique de la tribu Kerait – tour à tour allié ou ennemi du futur Gengis Khan, et qui fut à l'origine de la légende du prêtre Jean² – ainsi que pour avoir été les premiers nestoriens de la région à s'être convertis au catholicisme romain sous la double impulsion du missionnaire franciscain italien Jean de Montecorvino et de l'un de leurs chefs, le roi Georges (chin. Kuolijisi; syr. Giwargīs)³ qui mourut en 1298/99.

Le christianisme nestorien et les Öngüt

Le christianisme nestorien est né d'une dissension concernant la définition de la nature du Christ⁴. L'évêque Nestorius, patriarche de Constantinople, fut condamné au concile d'Éphèse en 431 pour des raisons de formule christologique. Bien que le concile de Chalcédoine en 451 l'ait lavé de l'accusation d'hérésie, il ne fut cependant pas réhabilité, resta en exil en haute Égypte et y mourut. Mais sa doctrine avait fait des adeptes, en particulier au sein de l'église d'Orient et dans la célèbre école théologique d'Édesse. Trop zélés, ceux-ci furent bientôt rappelés à l'ordre par Antioche et dès lors rompirent avec son patriarche. En Perse, ils entreprirent avec succès de convertir les chrétiens au nestorianisme, faisant ainsi le jeu des souverains en guerre contre les « Grecs ». C'était une voie dangereuse, qui leur valut une alternance de périodes de persécutions et de retours en grâce mais dans l'ensemble, ils en tirèrent bénéfice. Le patriarche nestorien siégeant désormais à Bagdad, gérait l'ensemble de la chrétienté nestorienne et put développer le prosélytisme. À la fois moines et marchands, les nestoriens sillonnèrent comme tant d'autres voyageurs les routes menant en Asie centrale et jusqu'en Chine.

Aucun témoignage archéologique cependant ne nous est connu, qui rende compte de cette diffusion avant la stèle de Xi'an rédigée en 781⁵. Mais ce qu'elle laisse entrevoir des événements antérieurs et de l'arrivée en Chine du moine A-lo-pen (chin. Aluoben) en 635, lequel venait peut-être de Sogdiane⁶, permet de penser que la tradition selon laquelle un roi hephthalite et ses sujets auraient demandé à être convertis en 549 n'est pas une fable⁷. De plus, comme les Hephthalites furent peu après englobés dans l'empire des Turcs occidentaux, la mention de Turcs faits prisonniers par les Romains en 581 et portant une croix sur le front⁸ paraît corroborer cette première extension orientale du nestorianisme.

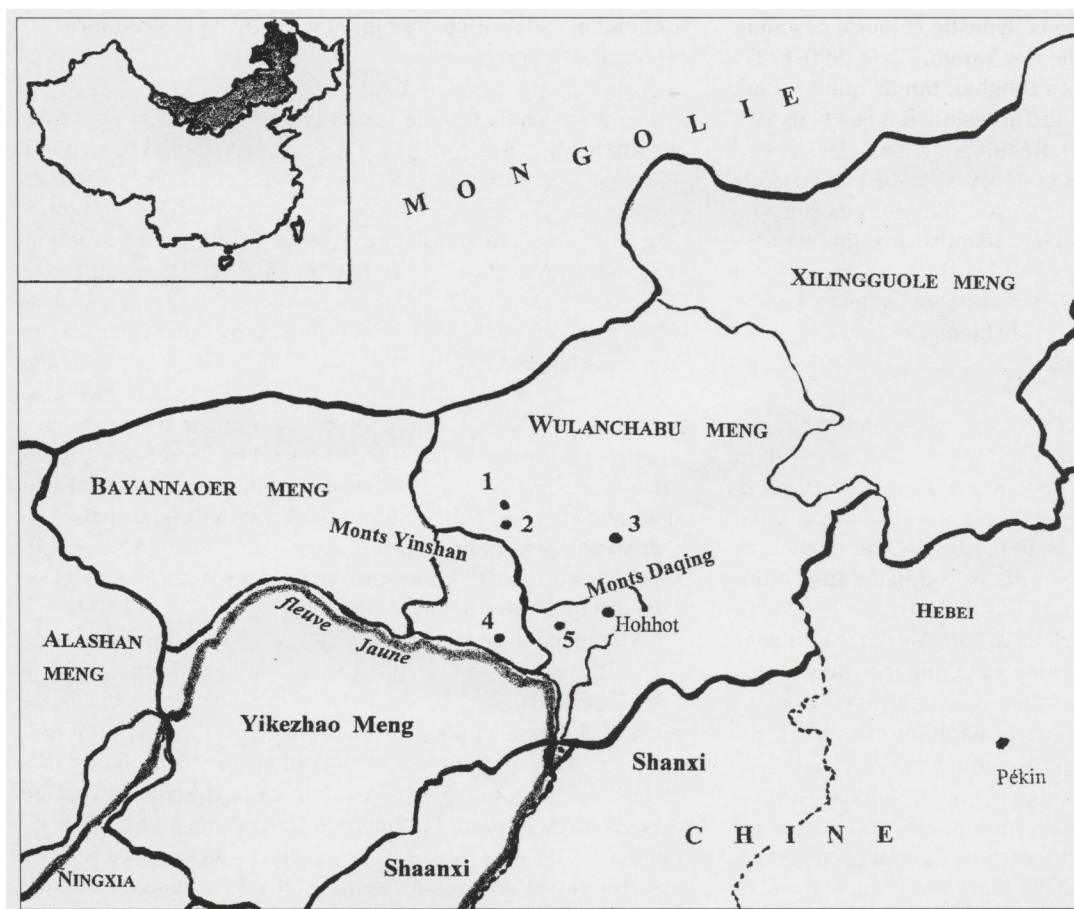


Fig. 1
Ligue du Wulanchabu en Mongolie intérieure
1 Daerhan Maoming'an
2 Bailing miao
3 Siziwang
4 Tumote zuoqi
5 Tumote youqi

En 845, en Chine, la proscription de toutes les religions étrangères sonna le glas du christianisme nestorien. La raison en est simple. Alors que dans l'ensemble de l'Asie centrale les nombreux convertis étaient indigènes, en Chine, les chrétiens étaient majoritairement des étrangers ayant profité de l'inhabituelle ouverture et tolérance du gouvernement des Tang à leur égard pour s'installer en ce pays. De plus, les autorités religieuses dont ils relevaient en Asie centrale étaient représentées, en conformité avec les ordonnances de l'Église de Bagdad, par de simples laïcs, tandis qu'en Chine, elles l'étaient par des moines selon un schéma probablement calqué sur celui du bouddhisme. Dans cette configuration chinoise de l'autorité religieuse, les couvents/monastères dépendaient donc entièrement de la faveur impériale. Le bouddhisme, profondément ancré dans les mentalités, se remit tant bien que mal de cet accès de nationalisme mais les autres religions, et en particulier le christianisme nestorien, y succombèrent.

Moines défroqués par ordre impérial, et leurs frères laïcs doublement exclus puisque à la fois barbares et chrétiens, ils furent pour la plupart contraints de s'enfuir, ne laissant qu'un souvenir confus de leur présence, évoquée sous les Song avec une vague nostalgie de l'exotisme des Tang⁹.

Bien que certains chrétiens aient sans doute trouvé refuge auprès des Liao et y aient prospéré¹⁰, les indices archéologiques de leur présence restent ténus. C'est donc essentielle-

ment d'Asie centrale, au sens large du terme, que le christianisme nestorien s'est répandu, par à-coups successifs, tels que les ont enregistrés les instances supérieures de l'Église. En 781 par exemple, sous le patriarche Timothée I^{er}, un «roi suprême» et ses sujets renient leurs anciennes idoles et se convertissent. Ce «roi suprême» pourrait fort bien être le Turc Ouïgour Bilgä Qaghan¹¹, et la région, le Turkestan occidental. C'est probablement aussi à cet événement que l'on doit rattacher l'existence d'une importante communauté chrétienne au Sémirché, attestée par la remarquable continuité de leurs pierres tombales qui s'échelonnent du IX^e au XIV^e s.¹²

Au tout début du XI^e s., l'une des nombreuses tribus qui coexistaient plus ou moins pacifiquement dans la vaste région des steppes, se convertit massivement au christianisme nestorien. Une tradition bien ancrée associe le nom des Kerait à cet événement, rapporté par le métropolite de Merv, puis par le chroniqueur Mari ibn Suleiman au XII^e s., et enfin par le jacobite Bar Hebraeus au XIII^e s., le seul à nommer précisément la tribu convertie¹³. Au XII^e s., à la veille de la montée en puissance du Mongol Temüjin, le futur Gengis Khan, les deux grandes forces en présence, les nomades et les sédentaires, sont trop occupés à asseoir leur territoire et à se maintenir en place pour s'immiscer durablement au-delà de leurs domaines respectifs.

Les États sédentaires sont représentés, d'est en ouest, par la dynastie jürchen des Jin (1115-1234) qui s'est approprié le

territoire des Liao et a repoussé la dynastie chinoise des Song jusqu'à la rivière Huai, par celle des Tangut Xixia (990-1227) établie en partie au Gansu et au Qinghai, tandis que les Liao non soumis aux Jin ont émigré au Turkestan et fondé la dynastie des Qara Khitai (1143-1211). Réduit à une peau de chagrin l'empire ouïgour subsiste dans la dépression de Turfan (850-1250). Il est possible et probable que quelques nestoriens aient figuré parmi la population liao soumise aux Jin, et qu'ils aient pu être plus nombreux parmi les Qara Khitai, dont le nouveau territoire mordait sur la Chorasmie et la terre des tribus Kipchak – lieux qui avaient probablement été auparavant le théâtre des deux conversions de 644 et 781 mentionnées dans les chroniques ecclésiastiques¹⁴.

Quant aux tribus, on peut citer à l'est celles, ennemies, des Tatars et des Mongols qui nomadisent entre les rivières Onon et Keluren. Les Kerait plus à l'ouest et au sud évoluent dans la région d'Ulan Bator, l'actuelle capitale de la Mongolie. Au nord, entre la rivière Orkhon et le lac Baïkal, on trouve les Merkit, enfin, au nord-est des Kerait, les Naiman dans l'Altaï, et bien plus au sud et à l'est, au-dessus de la grande boucle du fleuve Jaune, les Öngüt¹⁵. Les tribus Kerait, Merkit, Naiman et Öngüt, que rapproche leur parenté ethnique (turques plutôt que mongoles) et religieuse (puisque majoritairement nestorienne), entretiennent des rapports tumultueux et sont aussi celles dont jouera le plus le jeune Temüjin pour constituer son «nouvel ordre universel»¹⁶.

Les Öngüt¹⁷ sont linguistiquement affiliés aux Tujue de l'Ouest (de langue turque), et une part ancienne de leur population est d'origine chrétienne ouïgoure. Elle est représentée par quatre familles principales; celle du clan Ma Shi est probablement à l'origine de la famille royale des Öngüt, dont la lignée se dessine au début du XIII^e s. – les Histoires des Jin notent en effet le nom d'un certain Ma Qingxiang comme représentant de la famille la plus importante de la tribu. Outre leur propre langue ils ont également répandu l'usage du syriaque comme langue religieuse.

Venus de l'actuel Xinjiang pour s'établir dans la région des monts Yinshan à l'époque Tang¹⁸, les Öngüt se donnent pour ancêtre le général turc Li Keyong, gouverneur de Yanmen, dont le fils, Li Cunxu, fonda la dynastie des Tang postérieurs en 923. C'est du moins ce qui apparaît dans un des quatre documents qui ont permis de reconstituer partiellement leur histoire, en particulier à partir du XIII^e s. Une stèle en effet, gravée en 1347, a été érigée à Olon Süme, vraisemblablement une des capitales, pour commémorer la nomination en 1308 d'un conseiller chinois du roi des Öngüt¹⁹. La généalogie presque complète qu'elle donne de la famille souveraine des Öngüt a permis de confirmer et d'enrichir considérablement la teneur des autres documents connus, les Histoires des Yuan, l'éloge du prince Georges écrit par Liu Minzhong, et son épithaphe composée par Yan Fu²⁰.

On peut ajouter à cette documentation les Histoires des Jin (1115-1234) qui occupèrent la moitié nord de la Chine, et où il est précisé qu'ils furent chargés de défendre leurs frontières contre les Xi Xia à l'ouest (1032-1227, capitale Ningxia au Gansu), et les Mongols à l'est, dont l'empire fondé en 1206 par Gengis Khan suscite l'inquiétude²¹.

Généalogie simplifiée des Öngüt à partir de la première décennie du XIII^e s.

Le premier chef Öngüt²² directement en rapport avec Gengis Khan, alias Temüjin, fut un certain Alaqus Digit Quri, (chin. Alawusi Tiji Huli). Son frère aîné, Yosui, était mort jeune en laissant un fils qui épousa plus tard une des filles de Gengis Khan. Celle-ci lui donna un héritier, Negüdei, avec lequel s'éteint cette branche de la famille. Negüdei vécut au moins jusqu'en 1258²³.

Alaqus, en refusant de s'allier au clan des Naïman contre Temüjin-Gengis-Khan, en participant activement à leur défaite puis, en instruisant les premières incursions dans la Plaine centrale en 1211²⁴, gagna à jamais la reconnaissance du chef mongol pour lui et pour son peuple²⁵. Les Öngüt occuperont ainsi la plupart des postes à responsabilité dans l'administration mongole, leurs chefs seront pourvus de titres princiers de leur vivant, puis de noms posthumes, enfin, presque tous épouseront des princesses mongoles, ce qui leur vaudra le statut de «gendre impérial» (mongol *güregen*).

Alaqus contracta mariage avec Alaqai Begi (chin. Alahai Bieji), une des filles de Gengis Khan. Celle-ci, remarquable à tous égards, fut la seule femme à être nommée «Princesse régente»²⁶ et géra les affaires du clan après l'assassinat d'Alaqus et la mort de son aîné qui n'avait pas d'enfant. La juridiction des Öngüt à cette période de leur histoire semble avoir été très étendue, incluant la région de Dongsheng à l'intérieur de la boucle du fleuve Jaune et les régions «au nord du fleuve» jusqu'à Zhangjiagou au Hebei. En 1252 la juridiction des districts compris entre Zhangjiagou et Jining, puis celle de Datong au cours de l'ère Yanyu (1314-1320), leur furent enlevées mais sans pour autant amoindrir leur influence politique²⁷.

Il semble qu'ensuite Alaqai Begi ait été donnée comme femme à son neveu, le fils de Yosui, nommé à la succession de son oncle en raison du jeune âge du fils cadet d'Alaqus, Boyaohe. À la mort du fils de Yosui, le choix de Gengis Khan s'étant porté sur Boyaohe et non sur Negüdei, il semble qu'elle soit par suite devenue l'épouse de Boyaohe, ce qui pourrait expliquer le fait que les trois fils de Boyaohe soient nés d'une concubine: Yoli-buqa (chin. Zhuoli Buhua), qui n'eut pas de descendance, Kün-buqa (chin. Jun Buhua), dont le petit-fils revint sur la scène des successions en 1321 et Ai-buqa (chin. Ai Buhua), dont la lignée restera sur le trône jusqu'en 1321²⁸.

C'est le fils de ce dernier qui fut le célèbre roi Georges, converti au christianisme latin par Jean de Montecorvino. À sa mort, en 1298/99, le roi Georges laissa un enfant en bas âge, prénommé Jean (Zhu'an) en l'honneur du père franciscain, et ce fut le fils cadet de Ai-buqa, Juhunan (chin. Zhuhunan), qui assura l'interrègne sans titre particulier jusqu'en 1305. Opposé au christianisme latin du roi Georges comme de nombreux Öngüt restés farouchement nestoriens, Juhunan défera rapidement tout ce que le missionnaire avait patiemment mis en place sans que celui-ci, désormais installé à Khan-baliq, ne puisse s'y opposer – une tâche encore facilitée par la mort précoce du prince Jean et de son épouse vers l'âge de 17 ou 18 ans, aux environs de 1314²⁹. Au prince Jean succède alors le fils de Juhunan, Aluhutu/Aludu, jusqu'en 1321. À cette date



Fig. 2a-b
Pierre tombale nestorienne,
vue latérale. Grès.
Dimensions: H. à la tête 40 cm;
H. au pied 34 cm; L. 113 cm.
Dimensions du cube de tête:
H. 40 cm; L. 34 cm; P. 31 cm.
Musée Guimet, MA 12090.
(a. Phot. T. Ollivier-musée Guimet
b. Dessin Maria Gorea.)

il est remplacé par le petit-fils de Kün-buqa, Mazha han, qui règne probablement jusqu'en 1336.

Dès lors, les avis divergent sur la fin de la succession, selon que l'on considère que, des deux fils de Mazha han, seul Batu Timur a régné jusqu'en 1355, ou que tous deux ont régné, Huaidu ayant précédé Batu Timur.

De ce qui s'est passé ensuite, nous ne savons plus grand-chose mais, de même qu'à la fin du XIII^e s. le nestorianisme avait repris sa place, aux environs de 1334 une petite phrase inscrite sur la stèle de la deuxième épouse de Mazha han et louant sa pratique des trois religions (bouddhisme, taoïsme et confucianisme) laisse à penser qu'à cette époque la famille princière des Öngüt n'accordait plus beaucoup d'importance au nestorianisme³⁰.

Les vestiges archéologiques

C'est d'abord la découverte de Olon Süme qui a attiré l'attention sur les Öngüt et les vestiges chrétiens qu'ils ont laissés. D'autres sites ont ensuite complété ce premier aperçu, et les fouilles de ces dernières années ont également mis en évidence la présence d'un mobilier funéraire Öngüt où se révèle, bien qu'ils soient fortement sinisés et en partie sédentarisés, leur appartenance originelle et fondamentale au monde de la steppe par leur préférence caractéristique³¹ pour les objets personnels que l'on transporte aisément et un goût prononcé pour l'or.

Ce sont les pierres tombales et elles seules qui, du point de vue de l'archéologie, témoignent de la foi chrétienne des



Fig. 3a-b
Pierre tombale MA 12090, vue de face, croix nestorienne. H. 40 cm; L. 31 cm.
(a. Phot. T. Ollivier-musée Guimet – b. Dessin Maria Gorea.)

Öngüt³². Leur morphologie très particulière évoque irrésistiblement l'aspect général d'un cercueil chinois en pierre (fig. 2a-b). La seule différence tient à ce que la partie la plus haute (portes du cercueil et leur avant-toit) a été remplacée par un cube massif sur lequel apparaissent les symboles du nestorianisme, une croix, toujours, et des motifs floraux du type lotus ou pivoine³³. D'autres pierres tombales chrétiennes sont connues ailleurs, mais aucune ne leur ressemble: galets inscrits en Asie centrale³⁴, massifs cubiques ou plaques rectangulaires dans la région de Pékin, plaques ou massifs inspirés des cénotaphes musulmans en Chine du Sud. Cette particularité méritait donc d'être soulignée, qui révèle une longue habitude des coutumes funéraires chinoises allant de pair avec une sélection et une adaptation très originales du plus significatif de leurs symboles.

La pierre tombale du musée Guimet et son inscription

La pierre du musée Guimet porte une croix posée sur un lotus sur la face antérieure du cube de tête (fig. 3a-b). Ses faces latérales sont ornées d'un feuillage de pivoine sommaire, issu des motifs Song (fig. 2a-b), mais la face supérieure n'a pas été sculptée, hormis semble-t-il sur chacun des côtés, où paraît par endroits un relief incertain qui formait peut-être un cadre³⁵. L'inscription, dont on trouvera ci-dessous l'étude faite par A. Desreumaux, est placée sur une ligne qui suit l'arête du massif longitudinal. Sur les flancs court un motif qui relève plus de l'enroulement de dragons simplifiés que d'entrelacs végétaux.

Comme très peu de ces pierres sont datées, qu'elles ne sont pas décrites en détail, et que la plupart sont présentées sans photographie, aucune chronologie satisfaisante ne peut hélas être déduite des quelques documents dont nous disposons actuellement. Néanmoins, en tenant compte de la présence d'un seul registre de frise sur les flancs, de son dessin oscillant entre dragons simplifiés et entrelacs végétaux, ainsi que de l'absence de motif sur la face supérieure du cube de tête, il semblerait que la pierre du musée Guimet se distingue de celles que l'on trouve en plus grand nombre, et qui sont plus richement ornées et souvent plus sophistiquées. Sur ces quelques présomptions, il ne nous paraît pas tout à fait improbable que cette pierre fasse partie des premiers exemplaires inventés par les Öngüt, dans la première moitié du XIII^e s. environ.

L'inscription

Cette pierre tombale n'est pas un monument unique ni exceptionnel puisqu'elle appartient à un corpus connu en Mongolie. Elle présente cependant un très grand intérêt car elle est significative d'un moment peu connu de l'histoire chrétienne: celui de l'église syriaque de l'Est dite «nestorienne», en Mongolie. Elle appartient en effet à un ensemble de pierres tombales chrétiennes apparemment de même matériau, une sorte de grès jaunâtre, de même forme, de style semblable, et inscrites d'une épitaphe au formulaire stéréotypé. Il s'agit d'un modèle massif longitudinal en forme de cercueil chinois, dont le couvercle, légèrement pentu dans le sens de la longueur, est à pans coupés, le sommet plat étant réduit à une bande en relief assez étroite (fig. 4).

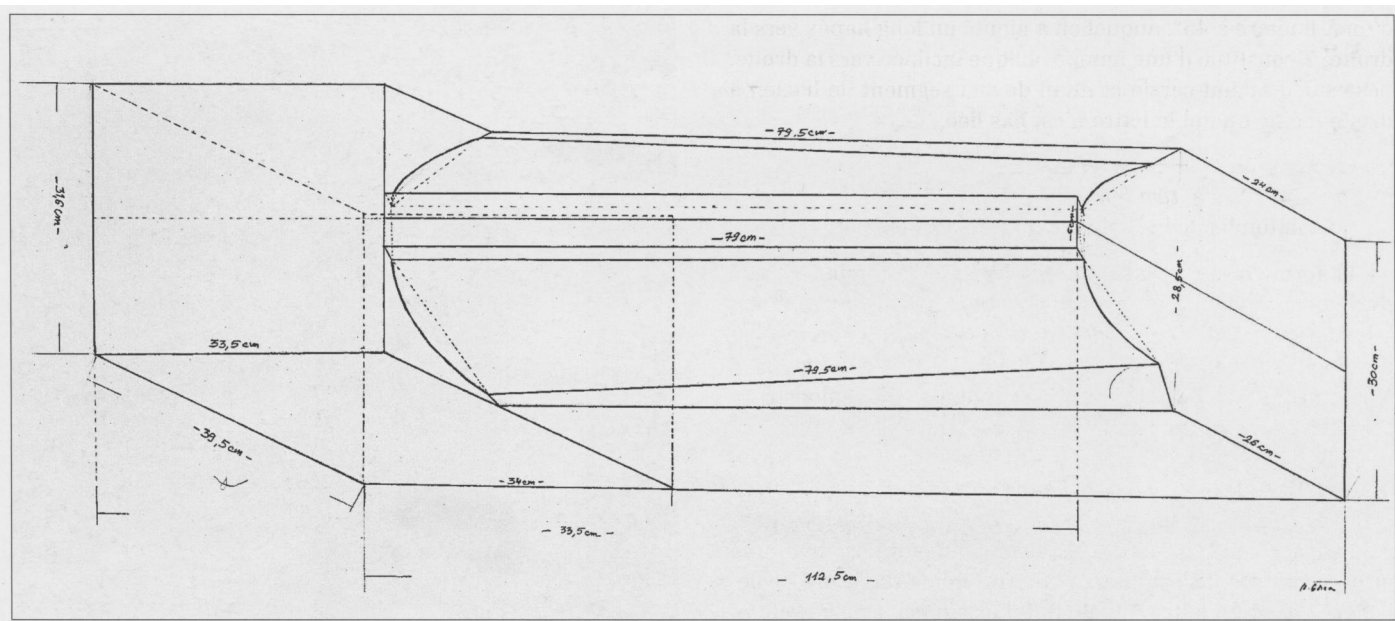


Fig. 4
Pierre tombale MA 12090, dessin volumétrique.
(Dessin Maria Gorea.)

Nous ne possédons pas d'indication archéologique précise sur l'orientation de ces pierres tombales sur le terrain. Les sites sur lesquels elles ont été découvertes en effet avaient tous été depuis longtemps largement bousculés, nombre d'entre elles avaient été utilisées à divers travaux de construction et aucune de celles qui étaient restées sur place n'occupait son emplacement d'origine³⁶. Toutes ces pierres se ressemblent et, pour la majorité d'entre elles, portent une inscription.

On a trouvé en Mongolie vingt et une pierres tombales inscrites semblables, publiées en 1991 et 1992 par Gai Shanlin, et rassemblées en 2003 par Niu Ruji. Elles proviennent de plusieurs cimetières: Olun-Sume (NIU n° 3, 8, 16, 19); Wangmuliang (NIU n° 9, 11, 15, 17, 18, 20, 21); Muhur-Soburgan (NIU n° 10, 12, 13); Bailingmiao (NIU n° 14, 25, 28); localisation précise inconnue (NIU n° 23, 24, 26, 27).

La forme de ces monuments est, semble-t-il, habituellement conçue pour porter une inscription d'une ligne, à plat, gravée sur le bandeau courant sur toute la longueur de la face supérieure, partie qui ressemble au couvercle du cercueil.

L'épithaphe est inscrite en langue ouïgoure, en lettres syriaques, dans cette écriture qui fut celle des communautés ouïgoures chrétiennes au XIII^e et au XIV^e s., du Kirghizistan à la Mongolie (fig. 5a-b).

Elle se lit de la «tête» vers le «pied», comme toute écriture syriaque, de droite à gauche, quand on se place face au côté long, ayant le cube à sa droite. La gravure est régulière et assez soignée, sauf à la fin. On y retrouve les franches caractéristiques de l'écriture syriaque asiatique de l'époque mongole: double forme des ' , à hampe inclinée à droite et avec un petit pied quand ils sont isolés, simple trait vertical quand ils sont attachés (et liés seulement à droite); W en cercle fermé; S à deux cercles dissymétriques dissociés; H fabriqué à partir

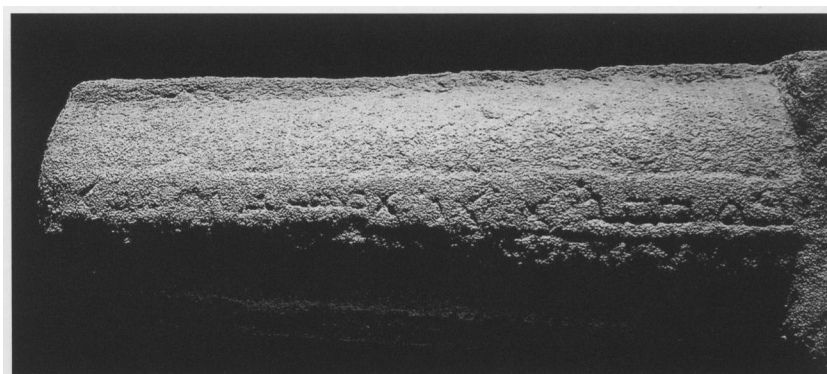


Fig. 5a-b
Pierre tombale MA 12090, vue de haut avec l'inscription en lettres syriaques.
Dimensions du bandeau inscrit: 78 x 6,5 cm
Dimensions des lettres: Module 2 cm – Lettres plus grandes [' et P] 3,5 cm –
Épaisseur des traits gravés 3 à 4 mm.
(a. Phot. T. Ollivier-musée Guimet – b. Relevé de l'inscription Maria Gorea.)

d'un *K* linéaire à 45°, auquel on a ajouté un long hapex vers la droite; *T* constitué d'une hampe oblique inclinée vers la droite, posé sur un demi-cercle et muni de son segment de liaison à droite même quand la lettre n'est pas liée.

𐰽𐰺𐰍 𐰽𐰺𐰍 𐰽𐰺𐰍 𐰽𐰺𐰍 𐰽𐰺𐰍

pw qbr' 'ršws ḥ' twn ḥ'n'

« Ici la tombe de la Dame de maison Arshus »

Le formulaire est classique: *pw qbr'* «Ici la tombe» [formé du démonstratif ouïgour et du substantif emprunté au syriaque] + le nom + le titre. Ce formulaire se trouve dans toutes les inscriptions syriaco-ouïgoures de Mongolie, sauf les inscriptions NIU n° 13 et 23 qui utilisent la syntaxe avec le démonstratif syriaque classique *hnw qbrh* «ceci est la tombe de».

Le nom de la défunte reste inexplicable: s'il se lit bien *'RŠWS*, il ne paraît pas turc³⁷. Le titre de la défunte *ḥ'twn ḥ'n'* est une expression en deux mots. *ḥ'twn* se trouve également dans l'inscription NIU n° 8; c'est le mot ouïgour désignant une princesse, mais il s'est affaibli en une simple titulature civile. Il s'écrit avec un lettre initiale qui n'existe pas en syriaque et qui a été créée par cette espèce de «garshouni» ouïgour pour rendre les sons /γ/, /ḥ/ et /q/. Le mot *ḥ'twn* (Dame) est attesté dans plusieurs inscriptions funéraires sur les stèles en galets du Kirghizistan³⁸.

Le dernier mot de l'inscription est malaisé à déchiffrer. Les deux premières lettres se lisent *ḥā* et la dernière est un ' isolé. On comprend mal la troisième lettre qui semble avoir été mal interprétée par le lapicide. La lecture *ḥānā* est la plus plausible, même si la ligature entre *N* et ' est défectueuse. *Ḥānā* est un mot turc pour «maison»³⁹.

Bien que non datée, l'inscription est datable, tant par la paléographie que par son formulaire, de la même période que les nombreuses stèles syriaco-ouïgoures du Kirghizistan, bien datées des XIII^e et XIV^e s.⁴⁰.

Du corpus des grandes pierres tombales ouïgoures nestorienne de Mongolie, la pierre du musée Guimet est donc le vingt-deuxième exemplaire inscrit. Toutes les autres sont conservées dans les musées et dépôts archéologiques de Hohhot et Bailingmiao, et plusieurs, pourtant publiées en 1991 et 1992, sont désormais perdues de vue. Il est donc particulièrement heureux que le musée des Arts asiatiques de Paris puisse offrir aux historiens de l'art, aux historiens de la Chine et, bien sûr aux visiteurs divers, un monument tout à fait représentatif d'une période peu connue et pourtant importante de l'histoire des civilisations asiatiques.

Miroir en bronze

Cet objet très personnel a probablement accompagné sa propriétaire dans la tombe, où il fut posé sur son vêtement. Les traces minéralisées d'un tissu en brocart d'or laissées au revers (fig. 6b) l'attestent sans ambiguïté. Le motif des deux dragons et de la perle figuré à l'avert (fig. 6a) donne à première vue l'impression d'appartenir à un pur style chinois traditionnel. Mais les dragons n'ont de cet animal que la tête, ils sont apodes et pourvus de deux grandes ailes, tandis que leur

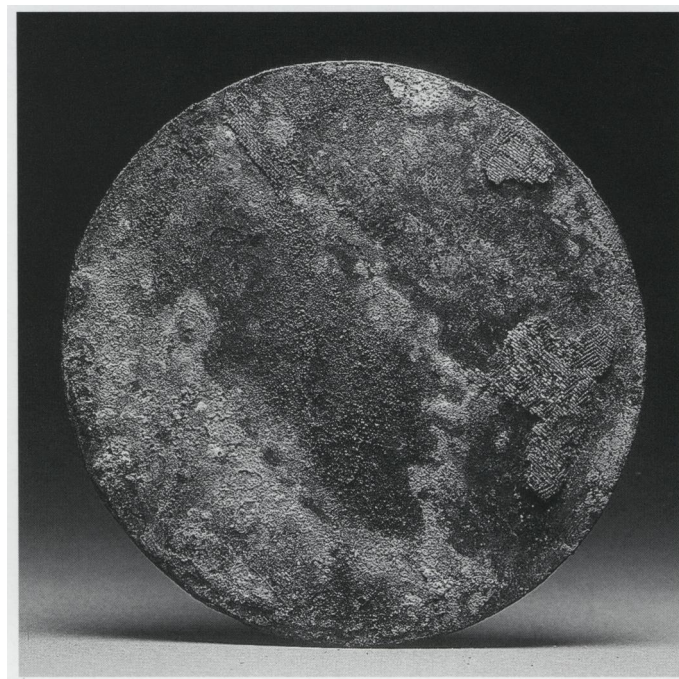


Fig. 6a-b
Miroir en bronze. Diam. 12 cm.
Musée Guimet, MA 7079.
(Phot. T. Ollivier-musée Guimet.)
a. Avers: motif de dragons
b. Revers: tissu minéralisé

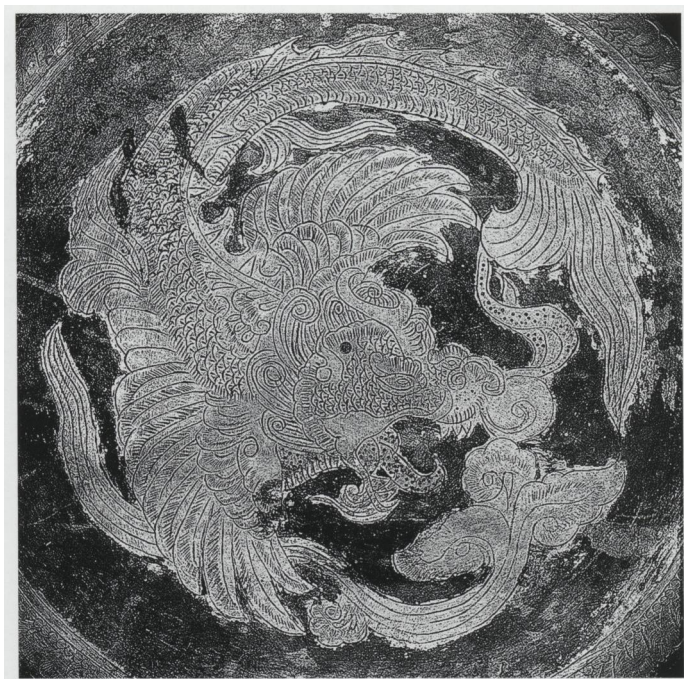


Fig. 7a-b
Intérieur d'un bol en argent doré, à décor de *makara* ailé,
daté 941, époque Liao.
(a. Phot. d'après *Trésors d'époque Liao...* 2002, p. 186,
b. Relevé du motif d'après *Neimenggu wenwu kaogu wenji* II, p. 562, fig. 2.)

corps sinueux se termine par une nageoire caudale fourchue. Il sont répertoriés à l'époque Ming sous le nom de *feiyu*, poissons volants, et perçus comme une de ces créatures mythiques qui ont alors été créées à l'instar du *douniu*, sorte de cheval volant, motif très répandu sous les Ming.

Mais en réalité, le *feiyu* a commencé d'exister bien plus tôt. On le trouve en effet à l'époque Tang à la fin du IX^e s., encore très proche du *makara* ou esprit des eaux de la mythologie de l'Inde dont il est issu⁴¹. Sa complète sinisation intervient sous la dynastie des Liao (fig. 7a-b) et on le retrouve tel, bien que rare, sous les Song du Nord (960-1127), les Xixia (1032-1127), à l'époque des Song du Sud (1127-1279) où il fait chaque fois partie des signes du zodiaque, et enfin, peint sur des tessons de céramiques provenant des fours de Dingyao à la même époque⁴².

La première utilisation de ce motif sur un miroir paraît bien n'être attestée que sous la dynastie des Jin et ne durer que le temps de cette dynastie. Ainsi, hormis l'exemplaire du musée de Hohhot⁴³ et celui qui est conservé dans un musée israélien⁴⁴, vraisemblablement issus du même moule, il pourrait n'y avoir d'autre spécimen que celui qui est maintenant conservé au musée Guimet.

En tenant compte du fait qu'un miroir peut être transmis d'une mère à sa fille ou même d'une grand-mère à sa petite-fille, on peut imaginer que la défunte propriétaire du miroir a pu quitter ce monde quelques décennies après l'indépendance des Ōngüt à l'égard des Jin, soit entre les années 1250 et 1300.

Petit plateau polylobé et coupe à anse unique, or ciselé

La facture soignée et la maîtrise du décor qui caractérisent ces deux pièces indiquent qu'elles ont probablement fait partie d'une vaisselle de luxe appartenant à une même personne et provenant peut-être bien d'un même atelier.

Le petit plateau à huit lobes (fig. 8), dont le marli est ciselé de motifs alternés de fleurs et de feuilles, et le fond occupé par la ronde d'un couple de phénix parmi les nuages, pourrait aisément être confondu avec une production Tang, Liao, Song ou même Jin, car ces objets ne se distinguent, le plus souvent, que par un choix particulier de thèmes, tant il est vrai que l'orfèvrerie de ces périodes reste proche de ses modèles d'origine. Bien plus rares en revanche sont les plateaux d'un diamètre aussi modeste et la partition du marli en huit lobes⁴⁵. Trop grand pour être une soucoupe, il est possible qu'il ait servi à présenter des friandises⁴⁶.

L'histoire de la coupe à fond plat, oreille unique et anse annulaire (fig. 9a-b) remonte bien plus haut dans le temps et bien plus loin dans l'espace. On la trouve en effet, dès le IV^e s. avant notre ère et pratiquement identique, en Ukraine, chez les Scythes. Sa fonction n'est pas définie clairement mais l'archéologie permet de savoir qu'elle était portée à la ceinture de la plupart des hommes. Il est probable qu'elle servait à puiser une boisson enivrante lors d'occasions réclamant que l'on boive, et peut-être jusqu'à l'ivresse. Cet objet a également été importé en Chine à l'époque Tang mais n'y a pas rencontré un franc succès⁴⁷, lequel est venu curieusement un peu plus



Fig. 8
Plateau polylobé en or, à décor de phénix,
Diam. 17,5 cm.
Musée Guimet, MA 7075.
(Phot. T. Ollivier-musée Guimet.)

tard, sous les Song. Mais l'acculturation est alors complète : non seulement ces coupes sont essentiellement fabriquées en porcelaine et céladon, mais leur fonction est détournée et transformée en celle de lave-pinceaux.

Par ailleurs, on remarque à la lèvre de la coupe du musée Guimet une frise de demi-fleurs de face se chevauchant en alternance (fig. 9b), un motif qui semble appartenir en propre à l'époque Yuan⁴⁸.

Les Öngüt, dans leur pays, ne devaient probablement pas disposer d'ateliers d'orfèvrerie de ce niveau de qualité, et il faut sans doute imaginer que ces pièces ont été travaillées dans d'anciens ateliers Jin passés sous domination mongole. De plus, d'autres coupes de ce type découvertes dans le Wulanchabu, sont datées au plus tard de la fin du ^{xiii}e s.⁴⁹; c'est donc à cette dernière moitié du siècle qu'il nous paraît le plus plausible d'attribuer la manufacture de ces deux objets.

Bracelets et boucles d'oreille, or et pierres

Entre l'époque Shang et le début des Zhou de l'Ouest (dynasties qui n'étaient pas encore sous l'influence du confucianisme), et l'époque Tang (qui se signale par le goût des bodhisattva richement parés et un engouement très neuf pour les accessoires personnels chatoyants), les bracelets en or ne sont guère attestés en Chine que dans les tombes des barbares sinisés. Mais même ainsi, la généalogie des bracelets reste mal documentée. Simples joncs d'or ou de bronze depuis les époques les plus reculées, ils évoluent à partir de l'époque Sui et sous l'influence de l'Asie centrale vers une relative sophisti-



Fig. 9a-b
Coupe ronde en or, à décor floral, Diam. max. 7,5 cm.
Musée Guimet, MA 7076.
(Phot. T. Ollivier-musée Guimet.)
a. Fond de la coupe
b. Profil



Fig. 10
Deux bracelets en or, à motif floral de quatre pétales,
Diam. 5,5 cm; H. 1,4 cm.
Musée Guimet, MA 7077a-b.
(Phot. T. Ollivier-musée Guimet.)

cation qui s'amplifie sous les Tang, et se poursuit sous les Liao et les Song avec des exemplaires formant un cercle plat relativement haut, très orné sur sa face externe et s'amincissant toujours aux extrémités. Lorsque les Jin prennent, au nord de la Chine, la place des Liao, les corporations d'artisans et de commerçants se développent en dépit des difficultés poli-

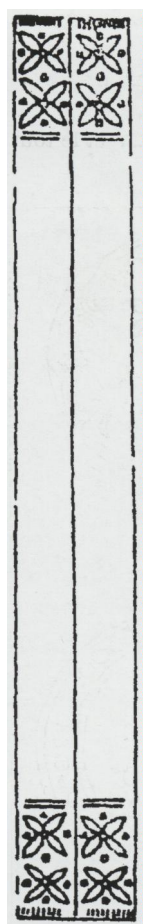


Fig. 11
Deux bandes en or, ornées du motif floral à quatre pétales,
époque Jin. (D'après *Wenwu*, 1975/8, p. 75.)

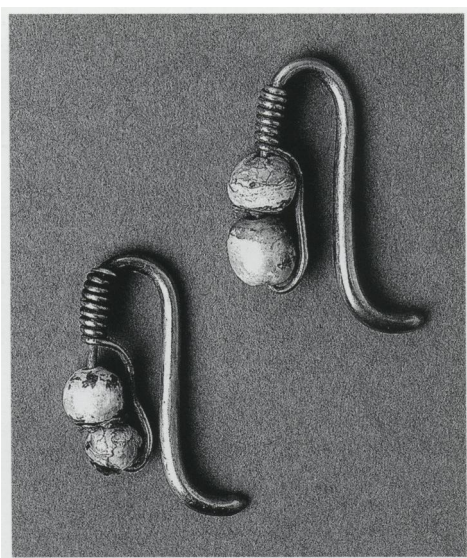


Fig. 12
Deux boucles d'oreilles, or et perles,
L. 3,4 cm. Musée Guimet, MA 7078a-b.
(Phot. T. Ollivier-musée Guimet.)

tiques, et l'influence Song se fait largement sentir dans l'orfèvrerie des Jürchen. On peut ainsi se demander qui, des Song ou des Jin, a inventé le bracelet-ressort à deux ou multiples bandes d'or enroulées sur elles-mêmes⁵⁰.

En revanche, les bracelets du musée Guimet (fig. 10) n'ont à ce jour, pour seul antécédent, qu'une paire probablement contemporaine provenant encore une fois du Wulanchabu⁵¹. Ces derniers cependant sont moins larges, ne sont creusés que d'une seule rainure au lieu de trois, et ne portent aucun décor aux extrémités. On notera à cet égard qu'un motif de fleur à quatre pétales est placé de la même façon à l'extrémité de bandes ornementales en or d'époque Jin⁵² (fig. 11). Le motif en soi n'a rien de bien exceptionnel mais il semble avoir été surtout utilisé par des populations non chinoises (Sogdiens, Xixia et Jin). Les Yuan le populariseront en Chine.

Les boucles d'oreilles à jonc d'or en «S» (fig. 12) portent deux perles passées sur un fil d'or qui remonte et vient s'enrouler sur le jonc. Cette forme du support principal les distingue très nettement de celles que nous ont appris à connaître les parures des Xiongnu et des Xianbei et qui s'ordonnent toutes autour d'un axe vertical. C'est pourtant à l'époque Shang qu'apparaît le premier dispositif comparable, mais il s'efface très tôt pour ne surgir à nouveau que sous les Liao et les Song du Nord⁵³. Les Jin se conforment à ce type et ajoutent des pendentifs légers, ajourés ou en filigrane, des fleurs et des fruits. Mais ce sont les Yuan qui insèrent presque systématiquement sur le fil d'or et pour tout décor, des perles ou des pierres semi-précieuses, ce qui caractérise les deux exemplaires du musée Guimet. Une paire de boucles d'oreilles conservée dans la collection Kwan, n° 276-2, leur est exactement semblable. Simon Kwan, à leur propos, signale l'existence d'un parallèle exhumé au Jiangsu. Ce détail permet de penser que si l'on portait alors, au sud comme au nord de l'empire, le même type de boucles d'oreilles, cela signifie probablement que la dynastie mongole des Yuan régnait depuis longtemps déjà sur la Chine tout entière.

Coupe en or en forme de demi-melon

La coupe en forme de demi-melon et en or massif (fig. 13a-b) frappe par la rudesse de sa facture qui fait songer à un travail local, ou du moins hors atelier métropolitain. Il suffit pour s'en persuader de se reporter aux objets Song qui en sont le prototype – du moins pour la forme générale (fig. 14). Mais on ne saurait ignorer la sophistication relative du dessin donné à l'anse plate en demie-lune posée, comme pour la coupe précédente, sur une anse annulaire. Difficile à interpréter avec précision, il évoque ces nœuds qui ont eu une grande faveur à l'époque Tang au IX^e s. et plus particulièrement ceux qui ornent le grand brûle-parfum en argent doré du Famen si⁵⁴. Peut-être convient-il d'y voir une connotation bouddhique.

Cet objet singulier en effet l'est encore plus du fait du caractère, vraisemblablement du sanskrit, qui a été gravé sur le fond. Ce n'est pas tant sa présence que la forme qu'on lui a prêtée qui surprend. Le graveur en effet, en cherchant à écrire une syllabe-germe *hūm* qu'il ne devait probablement



Fig. 13a-b
Coupe en or, en forme de demi-melon
avec caractère incisé au fond,
L. max. 12 cm; P. 3 cm.
Musée Guimet, MA 12091.
(Phot. T. Ollivier-musée Guimet.)
a. Fond de la coupe
b. Caractère incisé à l'envers

pas comprendre ni connaître, a fait tourner le corps de la lettre de 90° dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, les deux signes de la nasalisation, le point *bindu*, et la demi-lune *ardhacandra* venant alors naturellement se poser au-dessus du trait vertical droit de la lettre.

On connaît des coupes ornées des syllabes-germes *om* ou bien *hūm* gravées⁵⁵, datées par leur style des XIII^e-XIV^e s. D'autre part, de petits ornements circulaires en bronze, dont les perforations indiquent qu'ils devaient être cousus sur une pièce de tissu, découverts au Wulanchabu en Mongolie intérieure (fig. 15) et au Hebei en Chine du Nord, portent également ces deux types de lettres. Au Hebei, la rondelle de bronze provient d'une tombe datée 1331-1339⁵⁶; au Wulanchabu, le mobilier funéraire et le mode d'ensevelissement observés dans les neuf tombes étudiées ont révélé que l'on avait affaire

à une population Öngüt, en tous points comparable à celle attestée sur les sites funéraires de leur territoire le mieux connu, la bannière de Daerhan Maoming'an – où les tombes, malheureusement, ne sont jamais datées avec précision à l'intérieur de la période Jin-Yuan/XIII^e-XIV^e s.⁵⁷. Cependant, les dates de décès de chacun des époux du Hebei, le fait que le bouddhisme lamaïque n'a pris d'importance auprès des Mongols que vers la fin du XIII^e s., et la graphie pour le moins maladroite de la syllabe-germe, incitent à proposer, pour cette coupe, une date située au plus tôt entre la fin du XIII^e et le tout début du XIV^e s.



Fig. 14
Coupe en or, en forme de demi-melon, vue renversée, époque Song, début du XII^e s.
(D'après Wenwu, 2000/8, p. 5, fig. 3.)

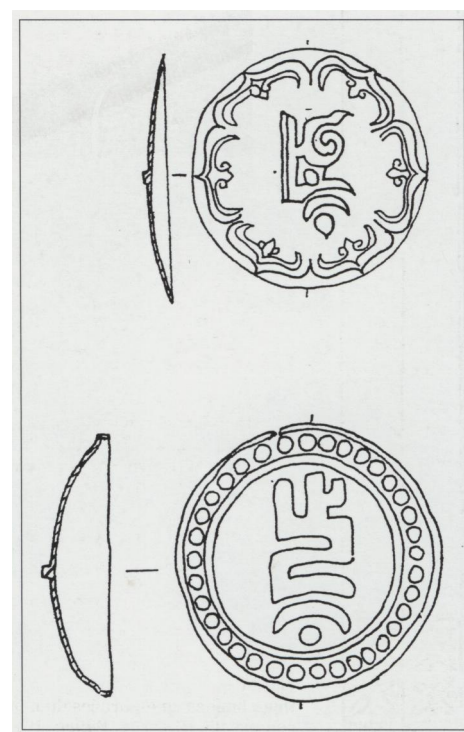


Fig. 15
Deux ornements
circulaires en bronze,
provenant d'une tombe
au Wulanchabu,
ornés des syllabes
Hūm (en haut)
et *Om* (en bas),
XIII^e-XIV^e s.
(D'après Neimenggu
wenwu kaogu, 1997-1,
fig. V-6 et V-7.)



Ruban inscrit et deux ornements de coiffe, or et pierres

Le ruban rectangulaire (fig. 16) est orné à ses deux extrémités d'un motif floral dont les cloisons dessinent les pétales, privés aujourd'hui de leurs pierres colorées. Un petit anneau dépasse sous le sommet de la courbe centrale du motif le plus stylisé. Sur la longueur du ruban se suivent neuf caractères, séparés par une pierre montée en bâte. Des perforations placées le long des deux côtés du ruban, bien que non régulières, indiquent que celui-ci devait probablement être assujéti à un autre support.

Un ruban très proche (fig. 17), découvert dans une tombe de Shanghai datée des environs de 1350, de forme et technique identiques, présente les mêmes types de motifs aux extrémités, y compris le petit anneau, et ne diffère que par son décor qui est floral⁵⁸. Un autre ruban conservé dans la collection Kwan (n° 290), de facture analogue, est entièrement couvert de motifs en filigrane avec dix emplacements circulaires réservés pour y placer des pierres. Comme sur le ruban du musée Guimet, le fond des bâtes est percé. La fonction de ces ornements n'a pas été élucidée⁵⁹.

Les deux autres pièces (fig. 18a) sont en forme de losange; leurs pierres ont toutes disparu sauf deux, turquoise et malachite probablement. Au revers, un tube aplati, en position centrale permettait de les fixer sur un support de matériau différent (fig. 18b) – en l'occurrence ici, sur la partie avant de cette haute coiffure féminine dont l'armature est souvent en écorce de bouleau: la coiffe *gugu guan*. Cette utilisation des bâtes, du filigrane et de la granulation est typiquement Yuan⁶⁰. Deux ornements très proches sont conservés dans la collection Kwan (n° 283 et 284). Un troisième, de forme, technique et fonction semblables, vient de la tombe qui a livré le ruban à décor floral, datée des environs de 1350.

Ces objets ont été confiés à deux spécialistes, Dominique Robcis pour leur restauration et l'étude de leur technique de fabrication, et Pierre Marsone pour le déchiffrement de l'inscription du ruban.

Réalisation technique du ruban et des deux ornements

Elle s'est faite en plusieurs étapes. La première fut de fabriquer la tôle de base. La technique du martelage a été utilisée, puis il y a eu découpe en largeur et en longueur à une taille très légèrement supérieure à celle de l'objet final. Le crochet de suspension était prévu dès le départ car il fait partie intégrante de la tôle de base.

Toutes les autres étapes ont été réalisées à part.

Le filigrane en particulier est fabriqué séparément avec la mise en place de multiples éléments en fils torsadés puis assemblés par soudure. La soudure est en fait une brasure à

Fig. 16
Ruban avec inscription de neuf caractères. Or et rehauts rouges.
L. 20,8 cm; l. 2,3 cm; ép. 0,4 mm.
Ép. de la tôle d'or de la base 0,1 mm.
Musée Guimet, MA 12092.
(Phot. T. Ollivier-musée Guimet.)

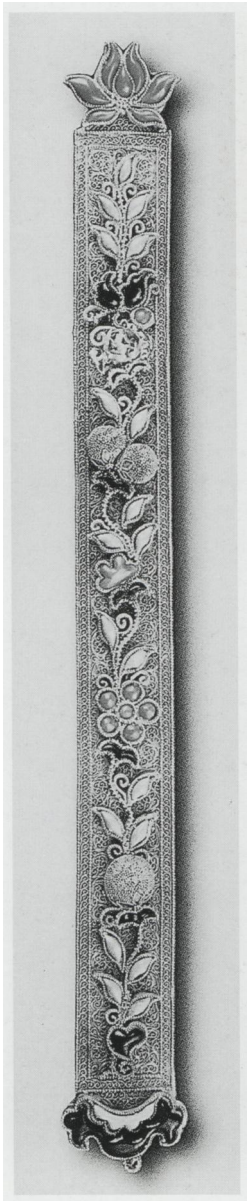


Fig. 17
Ruban en or, à décor floral,
époque Yuan, vers 1350.
(D'après Kwan and Sun 2002, p. 2.)

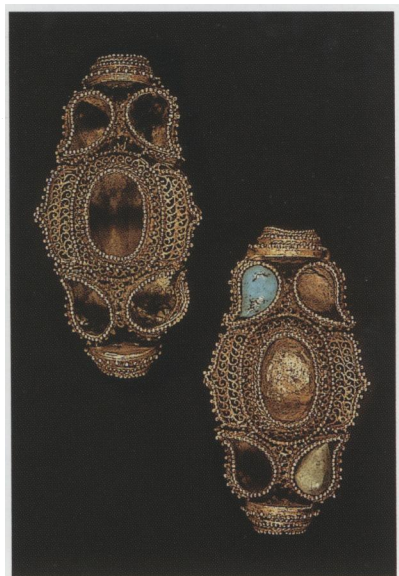


Fig. 18a-b
Deux boucles/broches, or et incrustations
H. 3,5 cm; L. 1,5 cm.
Musée Guimet, MA 12093.
(Phot. T. Ollivier-musée Guimet.)
a. Avers, deux pierres subsistent
b. Revers avec élément de fixation

la limaille. On entend par là l'utilisation d'un alliage de soudure plus fusible que l'alliage des fils, qui est réduit en poudre et saupoudré à la surface des éléments à assembler. Afin d'éviter une oxydation en cours de chauffage, on a sans doute ajouté un fondant du type borax et, pour maintenir les éléments en place, un liant comme de la gomme adragante. Une fois ce flux prêt à l'emploi, l'ensemble a alors été porté à haute température, entre 700 et 900°C: à cette température la brasure fond et forme un alliage intermédiaire au contact des fils sans que ceux-ci ne fondent à leur tour. Les deux éléments à

assembler sont dès lors rendus solidaires. Ce procédé présente l'avantage de permettre de souder tous les éléments en une seule fois (fig. 19).

Les emplacements pour former les bâtes (cloisons métalliques minces dressées verticalement à la surface) destinées, d'une part à recevoir les pierres circulaires et d'autre part à dessiner les différents caractères de l'inscription, ont été laissés en réserve en les délimitant au moyen de fils de section rectangulaire.

Les cloisons des bâtes elles-mêmes ont été mises en forme avec des bandes de métal découpé. On a ensuite fabriqué les granules que l'on a fixés par brasure sur un fil rond et fin. Le fil perlé ainsi obtenu peut être découpé et mis en forme de façon à s'adapter à celle des bâtes. Ce type de granulation posée sur un fil puis soudée sur l'objet, a été mis en œuvre en Chine à la fin de l'époque Tang, IX^e-X^e s., et fut très utilisée par les Liao (907-1125).

Pour finir, les cloisons et leurs granulations ont été positionnées sur la tôle de base dont les bords ont été repliés, puis l'ensemble a été soudé à la limaille selon le procédé décrit ci-dessus. Afin d'avoir des bords francs, ceux-ci ont été limés, puis les pierres fixées dans les bâtes à l'aide d'un adhésif.

On a pu déterminer qu'il s'agissait de soudure à la limaille, et non de soudure au sel de cuivre comme sur les pièces antiques, par l'observation du filigrane. Celui-ci en effet est assez empâté et l'on peut remarquer dans les creux de petits amas de poudre imparfaitement fondus (fig. 20).

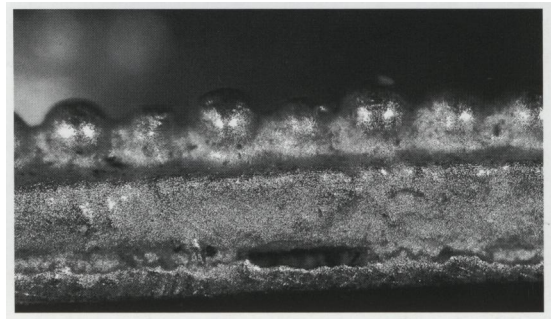


Fig. 19
Ruban MA 12092, détail du profil (macrophotographie):
tôle d'or et filigrane noyé dans la soudure.
(Phot. Dominique Robcis.)



Fig. 20
Ruban MA 12092, détail (macrophotographie):
amas poudreux de limaille incomplètement fondue.
(Phot. Dominique Robcis.)

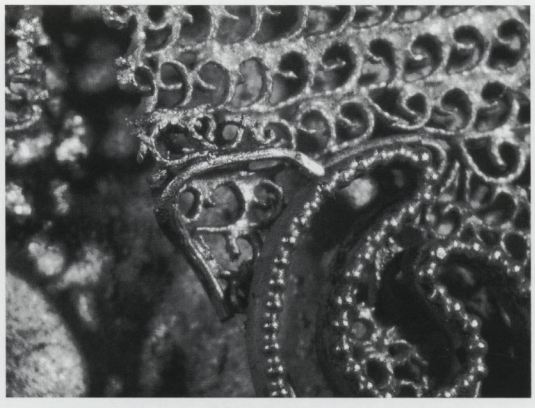


Fig. 21
Ruban MA 12092, détail (macrophotographie):
partie pliée avec la cassure du motif en filigrane.
(Phot. Dominique Robcis.)

Au vu de l'état du ruban tel qu'il est arrivé au musée, on peut affirmer qu'il a été découvert replié en trois et ensuite déplié. C'est cela qui a provoqué deux ruptures transversales au niveau de la résille de filigrane, sans endommager la tôle de base (fig. 21) car cette résille, très fortement soudée, est d'un alliage plus cassant. Ce sont également des tentatives faites pour ressouder ces zones après coup qui les ont noircies. Produit par un nettoyage insuffisant, ce noircissement a fait de ces tentatives un demi-échec tandis qu'un maniement probablement maladroit de la source de chaleur a dû calciner une des pierres.

La technique de fabrication des deux boucles/broches est en gros identique. On note cependant que leur meilleur état de conservation – hormis la perte quasi totale des pierres colorées – a permis de déceler, dans les parties creuses, des rehauts de couleur rouge qui sont responsables de la chaude tonalité un peu sourde de l'ensemble. Ces rehauts ne sont pas le fruit du hasard ou des effets du temps; ce ne sont pas non plus des applications de laque. Ils sont dus à la présence d'un liant, sans doute à base de gomme arabique ou adragante (très sensible à l'eau) (fig. 22).

Le ruban et son inscription

L'identification de ce ruban n'est pas aisée, d'autant qu'on ne possède d'autre information que sa provenance, un site nestorien de Mongolie intérieure. Rien ne laisse présager non plus le contenu de son inscription. La seule solution reste donc de s'intéresser aux quelques mots, neuf syllabes en tout, qui ont été dessinés et fixés sur le ruban selon la technique élaborée décrite par Dominique Robcis. Là encore, on est arrêté par le problème de l'écriture.

La première hypothèse est que l'inscription soit du sanskrit écrit en *nagarī* maladroitement formée. Cela aboutit à une impasse, nombre de caractères étant impossibles à identifier ou leur hypothétique identification ne faisant pas sens. Une écriture *siddham* du sanskrit ou l'écriture tibétaine doivent aussi être rapidement écartées. L'hypothèse qu'il s'agisse de la

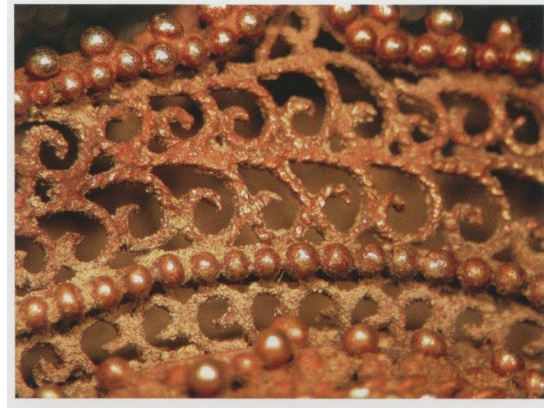


Fig. 22
Boucle/broche MA 12093a, détail (macrophotographie):
sédiments et rehauts de couleur rouge dus à la présence d'un liant,
sans doute à base de gomme.
(Phot. Dominique Robcis.)

langue mongole dans l'écriture universelle conçue par Phagspa et promulguée par Khubilai en 1269 ne résiste pas non plus à un examen attentif des lettres.

La seule voie permettant d'élucider l'inscription que porte le ruban est de s'orienter vers l'écriture appelée *rañjana* en sanskrit, ou *lants'a* en tibétain. Cette écriture calligraphique, qui s'est développée dans le bouddhisme à partir du ^xe s., est une écriture artistique et stylisée du sanskrit, aux formes très variables jusqu'à l'intérieur d'un même texte. Elle a été utilisée pour transcrire le sanskrit comme le népalé ou le tibétain. Cette hypothèse étant posée, on s'aperçoit que les formes les plus communes de l'écriture *rañjana* ne permettent pas encore de résoudre l'énigme.

Il convient à ce stade de deviner de quel texte il s'agit, et de vérifier s'il peut correspondre à l'inscription. Celle-ci, comportant neuf syllabes, est si brève qu'elle reproduit très vraisemblablement une de ces formules magiques du bouddhisme appelées mantras. L'un des mantras les plus célèbres, dont la longueur correspond à l'inscription du ruban, est le mantra de la divinité Tārā, dont le nom signifie «Salut», «Libératrice» ou «Lumineuse». Le culte de Tārā, personnification de la dimension active de la compassion du bodhisattva Avalokiteśvara, est né en Inde et s'est développé au Tibet à partir du ^{viii}e s. Tārā est vénérée sous plusieurs formes, la plus connue étant la Tārā verte⁶¹. Elle est invoquée par de nombreux mantras, mais la formule courte de son mantra le plus répandu correspond presque parfaitement à l'inscription du ruban.

Le mantra est le suivant: *Om Tāre Tuttāre Ture Svāhā*⁶². Quoiqu'il lui manque un trait horizontal, ce qui n'est pas rare en *rañjana*, la syllabe *om*, syllabe de l'assentiment et son mystique par excellence, qui débute la formule, est assez facilement reconnaissable. Les deux dernières syllabes transcrivent le mot *svāhā* («louange à»; «bénédict»)). Si leur forme est très éloignée de l'écriture sanskrite standard, elle est attestée comme équivalente à *svāhā* dans d'autres documents écrits en *rañjana*⁶³. Entre ces deux extrémités doivent donc se trouver les sons «*tāre tuttāre ture*». *Tāre tuttāre* sont assez facilement reconnaissables. La légère variante graphique du *re* n'est pas

surprenante en *rañjana*. Le problème demeure pour *turē*, absent de la formule et remplacé par une syllabe *ha* qui n'aurait pas de sens, ou éventuellement la syllabe-séquence *hūm*, symbole de l'éveil et de l'omniscience des buddha, mais écrite de façon défectueuse. Cela donnerait la variante suivante du mantra de Tārā: *Om Tāre Tuttāre Hūm Svāhā*.

Par sa localisation et la variante de mantra qu'il propose, ce ruban ne manquera pas d'intéresser les spécialistes de la diffusion du bouddhisme tibétain et de la religion en Mongolie intérieure. Il témoigne déjà de l'invocation de Tārā dans un contexte funéraire à une époque qui peut remonter à la dynastie mongole des Yuan.

Conclusion

En dépit de l'intervalle d'une année qui s'est écoulé entre l'acquisition des deux groupes d'objets constituant cet ensemble, le fait qu'ils provenaient du même site a permis d'imaginer qu'ils étaient probablement contemporains, les disparités de facture et de style pouvant être mises sur le compte de l'appartenance culturelle très composite des Öngüt, à la fois chrétiens et nomades sédentarisés, turco-mongols fortement sinisés.

Leur étude a démontré que tel n'était pas le cas. Deux facteurs déterminants ont permis d'arriver à cette conclusion. En premier lieu l'existence d'une disparité chronologique nette: entre un groupe qui, par sa facture et son style, appartient entièrement au XIII^e s. (la pierre tombale très probablement, le plateau, la coupe et les bracelets, ainsi sans doute que les boucles d'oreilles), et un autre (la coupe au caractère *hūm* gravé au fond, le ruban avec l'invocation à Tārā et les deux ornements) qui est résolument inscrit dans le siècle suivant. En second lieu, l'existence de ce qui nous paraît une incompatibilité culturelle de taille: étant entendu que de nombreux objets (miroir, bracelets, boucles d'oreilles et coiffe *gugu* virtuelle) évoquent un défunt de sexe féminin appartenant à une couche aisée de la société, que les nestoriens étaient jaloux de leur appartenance à cette branche du christianisme – même si

régnait à cette époque une tolérance religieuse exceptionnelle – comment concilier une pierre tombale nestorienne qui pourrait appartenir à la période Öngüt la plus ancienne, et une invocation à la divinité Tārā qui ne peut avoir été utilisée de la sorte à des fins funéraires avant au plus tôt la troisième décennie du XIV^e s. ?

Certes, la pierre est particulièrement difficile à dater avec précision. Une hypothèse qui n'est pas à exclure complètement mais s'avère presque impossible à démontrer, pourrait éventuellement en faire une pierre tombale «hors la loi», réalisée au cours du déséquilibre créé chez les Öngüt par l'action de Jean de Montecorvino. Cependant, sur les trois exemples de pierre tombale que l'on a pu découvrir, dépourvus comme celui du musée Guimet d'un motif sur la face supérieure du cube, l'un est daté, de façon relative, de la fin de la période Jin⁶⁴. Ce peut n'être qu'une coïncidence, mais elle vient conforter ce qui a pu être déduit de l'étude stylistique propre à la pierre du musée Guimet⁶⁵ et des quelques documents comparatifs complets disponibles⁶⁶.

Cet épisode historique, religieux et culturel mal connu, qui s'achève semble-t-il avec la chute de la dynastie mongole des Yuan en 1367, n'était pas représenté au musée Guimet, pas plus qu'il ne l'est, à ma connaissance, dans d'autres musées occidentaux. Sans doute convient-il de se réjouir fort de cette nouvelle opportunité: en effet, par la diversité des témoignages qu'ils offrent de la lente disparition du christianisme nestorien en faveur du bouddhisme tibétain, dans cette province bien particulière de la Mongolie intérieure, ces objets constituent un bel apport documentaire à verser au dossier de l'histoire des Öngüt.

CATHERINE DELACOUR, musée Guimet, section Chine

avec la collaboration de

Alain Desreumaux, CNRS, Laboratoire des études sémitiques anciennes
Maria Gorea, Université de Paris VIII, Laboratoire des études sémitiques anciennes

Pierre Marsone, École Pratique des Hautes Études, IV^e Section
Dominique Robcis, Centre de Recherche et de Restauration des Musées de France

Résumé

Douze objets provenant d'un même site funéraire de Mongolie intérieure, dans le Wulanchabu non loin de la ville de Hohhot, font l'objet de cette étude. Ce sont essentiellement des parures et de la vaisselle en or qui complètent un miroir en bronze et une pierre tombale ornée de la croix nestorienne. Par sa diversité stylistique, cet ensemble documente visuellement les influences successives subies tout au long de leur histoire par les Öngüt, une tribu nomade établie dans la région, et chrétienne. Les Öngüt sont mentionnés pour la première fois dans les Histoires à l'époque des Jin (1115-1234); ils

deviennent de fidèles alliés des Mongols, mais retournent peu à peu à leur anonymat avec le déclin de la dynastie. Chrétiens et sous influence culturelle des Jin dans un premier temps, ils se mongolisent ensuite et cèdent peu à peu, après un épisode de conversion au christianisme latin, à la fin du XIII^e s., à l'attrait du lamaïsme tibétain que privilégient les souverains mongols. En témoignent plus précisément l'épithaphe inscrite en syriaque sur la pierre tombale, et une invocation à Tārā en écriture *lants'a* sur le ruban en or, toutes deux déchiffrées ici.

Abstract

Twelve items, all from the same Inner Mongolian cemetery, west of Hohhot in Wulanchabu league, are studied here. They are mostly gold ware and personal adornments supplemented by a bronze mirror and a tombstone with a nestorian cross. Their stylistic differences mirror the succession of influences that the Öngüt received their whole history long (the nomadic Öngüt tribe had indeed settled in this region). Most of its members were christians. They are first mentioned under the Jin Dynasty (1115-1234) and were to become faithful allies to the Mongol rulers but reverted slowly to their former anonymity with the dynasty's decline. Christians under the cultural influence of the Jin Dynasty, they slowly turned Mongolian and, once the effects of the short lived conversion to latin christianism at the end of the 13th century were made away with, yielded to lamaist buddhism's attractiveness then privileged by the Mongol rulers. The syriac written epitaph on the nestorian tombstone and an invocation to the goddess Tārā written in *lants'a* script on the golden ribbon obviously testify to this.

内蒙古出土の元代初期オングート墳墓遺物の研究

カトリヌ・ドラクール

本論はウランチャブ（烏蘭察布盟）内のフフホト（呼和浩特）市に近い内蒙古の同じ墳墓遺跡から出土した12点の遺物を検証する。それらは主として装身具、金製食器類、青銅の鏡、景教十字のある墓碑である。その多様な様式は、この地域に定住したキリスト教徒の遊牧民オングート族（汪古部族）が、その歴史上受けてきた様々な影響関係を視覚的に明証するものである。この部族は金代（1115-1234）の年代記に始めて登場する。彼らは元には忠誠な藩屏となるが、元が滅びるとともに次第に忘れられてゆく。初期にはキリスト教徒で金の影響下にあったが、次第に蒙古化し、13世紀末にはローマ・キリスト教に改宗したものの、元の君主が尊崇したチベット・ラマ教に次第に傾倒していった。古典シリア文字の銘文の書かれた墓碑や、金製の帯にランツァ文字で刻まれたターラー菩薩への願文は本論で解説されているが、それらはそうした歴史を明証するものである。

Notes

- Don d'un collectionneur privé: pierre nestorienne, MA 12090. Dons de la Société des Amis du musée Guimet: coupe en demi-melon, MA 12091; ruban ornemental et deux boucles/broches, MA 12092 et 12093 a-b; plateau polylobé, MA 7075; coupe ronde, MA 7076; deux bracelets, MA 7077 a-b; deux boucles d'oreilles, MA 7078 a-b; miroir en bronze, MA 7079.
- Voir Marco Polo 2001-2003, chapitres 63-67; 72-73. C'est la conversion au christianisme nestorien de la tribu turque des Kerait au début du XI^e s. qui a fait naître en Europe la légende du «Prêtre Jean», éventuel défenseur des catholiques en Orient: Rachewiltz 1972; Franke 1990, p. 410-411 et Togan 1998, p. 61 et note 6. Pour une origine différente et plus récente d'un siècle, voir Haussig 1983, p. 225. Un clair résumé de l'imbroglio né des interprétations de Marco Polo: Rachewiltz 2004, p. 668-669.
- Marco Polo 2001-2003, chap. 72-73. Pour Jean de Montecorvino, voir Gillman and Klimkeit 1999, p. 300-302.
- Tisserant 1931.
- Voir Pelliot 1996, ouvrage de synthèse sur et autour de la stèle de Xi'an.
- Voir Tubach 1992, p. 96-97.
- Cette conversion est la première d'une série qui se termine par celle des Kerait au tout début du XI^e s. (549, 644, 781 et 1007): Hunter 1989-91, en particulier p. 157-160. Elles sont fidèlement rapportées dans les chroniques de l'église. Cette manne d'informations n'a cessé de servir à l'histoire du christianisme nestorien en Asie. Par la suite, les découvertes de vestiges chrétiens en Asie centrale et en Mongolie intérieure au début du siècle dernier, s'ajoutant à celle plus ancienne de la stèle de Xi'an, ont marqué un renouveau des études, qui dès lors s'enrichissent de la dimension archéologique: Nau 1913, p. 193-300, et Pelliot 1914, p. 623-644.
- Nau 1913, p. 245, note 1. Ce tatouage, pensaient-ils, les protégeait de la peste: Niu 2003, p. 13-14.
- Gillman and Klimkeit 1999, p. 282-284.

- Une chaînette formée de croix a été découverte dans la capitale suprême des Liao (pas de date fournie); les auteurs estiment que la communauté chrétienne a subsisté sur ce territoire, puisqu'en 1253 (voir Niu 2003, p. 250), on a découvert à Chifeng une plaque funéraire en céramique portant une croix nestorienne, mais en même temps ils font de cette plaque un témoin de l'extension maximale vers l'est du nestorianisme des Öngüt, voir Zhang Sonbai et Ren Xuejun 1994, p. 672-676. Cet ensemble de faits pourrait bien confirmer l'ancienne et persistante présence de chrétiens parmi les Liao suggérée par H.W. Haussig en 1983, p. 224, qui fournit une date intéressante, 960, malheureusement sans référence. On sait par ailleurs qu'un descendant du clan impérial des Khitan (Liao) était administrateur des chrétiens en Mongolie, pas de date donnée, Ch'en Yüan 1938, p. 255-256.
- Gillmann and Klimkeit 1999, p. 218 et Klein 2000
- Cimetières de Pishpek et Tokmak, au sud du lac Balkash, Gillman and Klimkeit 1999, p. 231-232. La région située entre la mer d'Aral et le lac Balkash, dans l'actuel Kazakhstan, territoire des Oghuz ou Ghuzz (voir Mélikoff 1995, p. 165), à partir du VII^e s., est probablement un centre clé de l'expansion du nestorianisme vers l'est, voir Hunter 1989-1991, p. 159, et Togan 1998, p. 21.
- L'identification des Kerait comme sujets de la conversion mentionnée par le métropolite de Merv est due à Bar Hebraeus (1226-1286). Pelliot le premier avait songé à une interpolation, voir Pelliot 1973, p. 70 et 244. Le doute reste patent, sinon sur la qualité et l'ampleur de l'événement, du moins sur la tribu concernée, Hunter 1989-1991, p. 142-163. On notera l'absence d'opposition à la thèse de Bar Hebraeus chez Togan 1998, p. 59-63 et note 15.
- Hunter 1989-1991, p. 158-160.
- Pour l'histoire de cette période confuse, on pourra consulter Thomas J. Barfield, 1989, ainsi que la *Cambridge History of China*, 1994, vol. 6. La carte 24 de ce dernier ouvrage permet de situer la plupart des tribus et États sédentaires évoqués ci-dessus.
- Voir Gillman and Klimkeit 1999, p. 229. Pour le jeu d'alliances qui occupe l'essentiel de l'«Histoire secrète des Mongols», on se reportera à la traduction et aux commentaires de ce texte par Igor de Rachewiltz, *op. cit.* 2004, et à l'analyse qui en est faite du point de vue des Kerait par Isenbike Togan (Togan 1998, chap. 3). L'expression «Le nouvel ordre universel» est le titre du chapitre 4 de ce même ouvrage.
- Leur territoire devait occuper la moitié sud de l'actuelle ligue de Wulanchabu, et plus particulièrement les bannières unifiées de Daerhan Mao-ming'an, celle de Siziwang, et les bannières gauche et droite de Tumote. Il était limité à l'est par la ligue de Bayan naoer, au nord-ouest par celle de Xilinguole, au sud-ouest par les provinces chinoises du Shanxi et du Hebei, au sud par la boucle du fleuve Jaune qui forme une frontière naturelle entre le Wulanchabu et la ligue de Yikezhao.
- Neimenggu wenwu kaogu wenji I*, 1994, p. 675-676. *Neimenggu wenwu kaogu*, 1992, 1-2, p. 133-138.
- Après la découverte des vestiges de Olon Süme par Huang Wenbi en 1929, et son identification en tant que capitale des Öngüt en 1930 par Owen Lattimore, suivies des travaux de Namio Egami, de Paul Pelliot, et Desmond Martin, une traduction de la stèle a été proposée par Ch'en Yüan en 1938, voir en particulier Ch'en Yüan 1938, p. 250-256 et Pelliot 1973, p. 240-288.
- Ch'en Yüan 1938, p. 251-252
- Neimenggu wenwu kaogu*, 1984-3, p. 105.
- Cette généalogie simplifiée s'inspire des travaux de Paul Pelliot (1973) et de Ch'en Yüan (1938). Un état de l'ensemble des sources aujourd'hui disponibles sur les Öngüt est présenté par Igor de Rachewiltz, 2004, p. 656.
- On ne connaît pas la date de sa mort, mais sa nomination en qualité de «Prince de Yu» implique, selon P. Pelliot, que celle-ci dut survenir en 1258 (Pelliot 1973, p. 276).
- La prise de position d'Alaïus est rapportée au paragraphe 190 de l'*Histoire secrète: Neimenggu wenwu kaogu*, 1984-3, p. 105, et Rachewiltz 2004,

- p. 112 et 684-689. Pékin est gagné sur les Jin en 1215.
- 25 En 1206, lors du grand rassemblement des chefs et de tous les nobles mongols, Gengis Khan récompensa les tribus qui l'avaient servi. Le chef Öngüt fut mis à la tête de 5000 foyers; c'est aussi à cette occasion que fut prononcé le serment des «frères jurés alliés par le mariage», *anda huda*, voir *Neimenggu wenwu kaogu*, 1984-3, p. 105, et Rachewiltz 2004, § 202, p. 133 et p. 758-767. Le serment sera renouvelé par Khubilai après la mort de Gengis Khan en 1227.
- 26 C'est très probablement le sceau de cette princesse que l'on a fortuitement découvert dans le district de Wuzhou en 1974, *Neimenggu wenwu kaogu*, 1984-3, p. 103.
- 27 *Neimenggu wenwu kaogu* 1994-3, p. 107-108 et *Neimenggu wenwu kaogu wenji I* 1994, p. 19.
- 28 Cette reconstruction est une des hypothèses proposées par Pelliot 1973, p. 253 et 263-264. Les affaires matrimoniales sont d'une grande complexité et les sources elles-mêmes sont confuses sur ce point, voir Rachewiltz 2004, p. 325-326 et p. 656.
- 29 Le roi Georges est cité dans Marco Polo, *op. cit.* 2001-2003, chap. 73. Les succès obtenus par Jean de Montecorvino auprès de ce roi et sa défaite ultérieure sont fidèlement retracés dans ses lettres, voir Gillman and Klimkeit 1999, p. 300-302.
- 30 Ch'en Yüan 1938, p. 254.
- 31 Les services rendus aux Tang leur ont valu d'être installés par eux au IX^e s. dans cette région des Monts Yinshan qu'ils n'ont plus quittée depuis.
- 32 Les chrétiens nestoriens portent en chinois le nom de *yelikewen*.
- 33 La croix, en Asie nestorienne, fait l'objet d'un véritable culte, mais c'est la croix triomphale de la parousie et non celle du supplice. Pelliot 1973, p. 170 et 180.
- 34 Voir Klein 2000, les planches photo.
- 35 Mais ce peut aussi être un simple artefact.
- 36 C'est ce qui a été constaté lors des premières découvertes, et continue de l'être actuellement; voir *Neimenggu wenwu kaogu yanjiu suo*, 1997, p. 713-722.
- 37 Nous remercions Étienne de la Vaissière et Peter Golden pour leur aide dans la recherche du vocabulaire et de l'onomastique turcs.

Bibliographie

- ANLEN Léon; PRADIOU Roger, 1989: *Les miroirs de bronze anciens*, Paris, Guy Tredaniel.
- *Argenterie orientale. Recueil d'ancienne vaisselle orientale en or et en argent trouvée principalement en Russie*, 1909: Saint-Petersbourg, musée de l'Ermitage.
- BARFIELD Thomas J., 1989: *The Perilous Frontier. Nomadic Empires and China, 221 BC to AD 1757*, Cambridge Mass.-Oxford, Blackwell [p. 167-228].
- BEYER Stéphane, 1973: *The Cult of Tārā, Magic and Ritual in Tibet*, Berkeley, University of California Press.
- *The Cambridge History of China*, 1994: Vol. 6: *Alien Regimes and Border States, 907-1368*, Herbert Franke and Denis Twitchett eds., New York, Cambridge University Press.
- CH'EN Yüan, 1938: «On the Damaged Tablets Discovered by Mr. D. Martin in Inner Mongolia», translated by Ying Ts'ien-li, *Monumenta Serica*, vol. I, p. 250-263.
- *Chinesisches Gold und Silber. Sammlung Pierre Uldy*, 1994: Zürich, Rietberg Museum.
- CHWOLSON D., 1890: «Syrische Grabinschriften aus Semirjetschie», *Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg*, VII^e série, t. XXXVII.
- CHWOLSON 1890, n° 12, 42, 65; Chwolson 1897, n° 93, 155, 241, 312.
- 39 Voir Sims-Williams & Hamilton 1990, p. 87
- 40 Voir Klein 2000, p. 158-177.
- 41 On notera deux superbes exemples en argent doré ornant une coupe à six lobes provenant de Dingmiaoqiao, et une coupe ovale à huit lobes au musée historique du Shaanxi.
- 42 Qi Xiaoguang 1997, p. 561-566.
- 43 *Nei menggu wenwu kaogu*, 1995, 1-2, p. 35-36.
- 44 Publié in Anlen et Pradiou 1989, p. 312. Malheureusement, il n'a été possible de prendre contact ni avec l'éditeur ni avec le musée.
- 45 Cette partition en huit, qui est très prisee sous les Yuan, porcelaine et métal en font foi, est peut-être le fruit d'une évolution de la seule coupe Tang à 8 pans, une coupe profonde dite aussi coupe-bateau, importée en Chine depuis la Perse. Mais par ailleurs de très nombreux miroirs Tang ont 8 lobes, simples ou en accolades.
- 46 C'est ce que suggère R. Kerr à propos d'un plateau de taille similaire mais circulaire et de l'époque Song, Kerr 1991, p. 152.
- 47 Deux notables exceptions, une coupe conservée au Victoria & Albert Museum, et une autre découverte dans la province autonome du Ningxia à Guyuan.
- 48 C'est le cas du décor du marli du plateau-soucoupe octogonal en argent du musée Guimet, MA 6948, XIII^e s., et de la frise ornant le pied d'un gobelet en or, mêmes dates, provenant du Dae-rhan Maoming'an, in Kessler 1994, fig. 107.
- 49 Voir Pékin 2004, p. 270-271: coupes provenant de Wulanchabu et de la ligne de Xilinguole, datées 1206-1271.
- 50 Bracelets Jin, Shaanxi: *Wenwu*, 1975-8, p. 75. Bracelet Song, Henan: *Wenwu*, 1992-12, p. 46.
- 51 Sauf erreur ou omission, datés 1206-1271 dans le catalogue Pékin 2004, et prudemment Jin-Yuan dans le rapport de fouille *Neimenggu wenwu kaogu wenji I*, 1994, p. 608, pl. couleur II, 3.
- 52 *Wenwu* 1975-8 et Simon Kwan, Sun Ji 2003, n° 258.
- 53 Le jonc d'or est plus en «V» qu'en «S» mais le principe est semblable. Cette production a probablement cessé très tôt, sous l'influence des idées confucéennes concernant l'intégrité du corps. Celles-ci n'ont pas disparu plus tard mais, le bouddhisme aidant, sont devenues moins contraignantes, du moins dans certaines classes de la société chinoise. Les exemples Liao proviennent de la tombe de la famille Cui Yuan à Anshan au Liaoning, *Wenwu*, 1978-11, pl. VI-5, figure du bas.
- 54 Qi Dongfang 1999, pl. 54 et p. 155.
- 55 *Chinesisches Gold und Silber* 1994, n° 261; *Argenterie Orientale...* 1909, n° 217.
- 56 *Wenwu*, 2004-3, p. 42-59, fig. 40-5.
- 57 *Neimenggu wenwu kaogu*, 1997-1, p. 73-74.
- 58 *Wenwu*, 1982-7, p. 54-59.
- 59 Trop rigides pour avoir été cousus en arrondi, ces rubans étaient probablement mis en place à la verticale, l'anneau servant peut-être à y suspendre des fils ou des perles. Le prototype de ces rubans provient d'une tombe Song du Nord, *Kaogu*, 1964-11, p. 561-563; il a été découvert près de la tête du défunt.
- 60 Simon Kwan, Sun Ji 2003, p. 440-443.
- 61 On trouvera une présentation générale du personnage de Tārā dans Cornu 2001, p. 575-580.
- 62 La formule joue à l'évidence sur le nom de Tārā. Il ne faut cependant pas chercher de traduction ou d'analyse grammaticale rigoureuse de la formule, les mantras étant souvent dépourvus de sens. Une étude approfondie des Tārā et de leurs mantras a été menée par Stephan Beyer, 1973.
- 63 Voir un manuscrit daté de 1428 et reproduit dans Lin Guangming 2004, p. 247.
- 64 Pierres décrites par Desmond 1938, fig. 10 et 13, respectivement, cimetières de Wangmuliang et Muhur Soburgan; et dans *Neimenggu wenwu kaogu yanjiu suo* 1997, p. 721-722 et fig. 4 et 5, cimetière de Muhur Soburgan.
- 65 Se reporter plus haut, au paragraphe de présentation des pierres tombales.
- 66 Il s'agit des dessins très complets mais peu nombreux publiés par Desmond Martin en 1938, et des photographies de l'article paru dans *Neimenggu wenwu kaogu yanjiu suo* 1997, pl. XX, fig. 1-5. Quant aux dessins de Niu Ruji, centrés sur les inscriptions, ils ne permettent pas d'avoir une vision sûre et globale du décor de toutes les pierres tombales dont il a traduit les inscriptions.
- CHWOLSON D., 1897: «Syrische nestorianische Grabinschriften aus Semirjetschie», *Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg*, neuve Folge.
- CORNU Philippe, 2001: *Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme*, Paris, Seuil.
- DENG Hongwei; ZHANG Wenfang, 1992: «Alansimu cheng yizhi» [Le site de l'ancienne cité de Olon sume], *Neimenggu wenwu kaogu*, 1992/1-2, p. 133-138.
- DESMOND Martin, 1938: «Preliminary Report on Nestorian Remains North of Kuei-Hua, Suiyüan», *Monumenta Serica*, vol. I, p. 232-249.
- DESREUMAUX Alain, 2000: «Stèles syriaques nestorienne», *Bulletin des musées et monuments lyonnais*, 2-3, p. 58-74 (Recueil des inscriptions lapidaires ouest-sémitiques du musée des Beaux-Arts et du Muséum d'histoire naturelle de Lyon)
- DESREUMAUX Alain, MARSONE Pierre et NIU Ruji, 2004: «Les inscriptions syriaques en Chine», in *Les inscriptions syriaques*, Paris, Geuthner, p. 143-153 (Etudes syriaques, 1).
- DING Xueyun, 1984: «Jianguo gongwang tong yin yu wanggu bu yicun» [Le sceau en bronze de la princesse régente et la tribu Öngüt], *Neimenggu wenwu kaogu*, 1984-3, p. 103-108.
- EGAMI Namio, 1952: «Olon-sume et la découverte de l'église catholique romaine de Jean de Montecorvino», *Journal Asiatique*, t. CCXL, p. 155-167.
- EGAMI Namio, 1966: «On the Form and Decoration of Nestorian Tombstones Discovered in East Asia», *Tōhō Gakkai*, n° 11, p. 22-24
- FRANKE Herbert, 1990: «The Forest People of Manchuria: Kitans and Jurchens», in *The Cambridge History of Early Inner Asia*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 400-423.
- GAI Shanlin, 1991-92: *Yinshan wanggu* [Les Öngüt des Monts Yinshan], Hohhot, Presses de Mongolie Intérieure.
- GILLMAN Ian; KLIMKEIT Hans-Joachim, 1999: *Christians in Asia before 1500*, Richmond, Curzon Press, p. 205-302.
- HAUSSIG Hans Wilhelm, 1983: *Die Geschichte Zentralasiens und der Seidentstrasse in vorislamischer Zeit*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- HUNTER Erica C.D., 1989-91: «The Conversion of the Kerait to Christianity in A.D. 1007», *Zentralasiatische Studien des Seminars für Sprach- und Kulturwissenschaft Zentralasiens der Universität Bonn*, vol. 22, p. 142-163.
- KERR Rose, 1991: *Chinese Art and Design. Art Objects in Ritual and Daily Life*, New York, The Overlook Press.
- KESSLER Adam T., 1994: *Empires Beyond the Great Wall, The Heritage of Genghis Khan*, Los Angeles,

The Natural History Museum of Los Angeles County Museum.

- KLEIN Wassilios, 2000: «Das nestorianische Christentum an den Handelswegen durch Kyrgyzstan bis zum 14. Jh.», *Silk Road Studies*, vol. III.
- KWAN Simon; SUN Ji, 2003: *Zhongguo gudai jinshi, Chinese Gold Ornaments*, Hong Kong, Muwen Tang Fine Arts Publication Ltd.
- LI Caiping, 1995: «Huhehaote bowuguan guancang tong jing qianlun» [A propos des miroirs en bronze conservés au musée de Huhehot], *Neimenggu wenwu kaogu*, 1995/1-2, p. 32-36 et 126.
- LI Yiyou, 1994: «Lun Neimenggu wenwu kaogu» [A propos du patrimoine culturel et archéologique de la Mongolie intérieure], in: *Neimenggu wenwu kaogu wenji I*, 1994, Beijing, Zhongguo da qianshu chubanshe, p. 1-40.
- LIN Guangming, 2004: *Lanzhati fanzi rumen* [Introduction à l'alphabet sanscrit en écriture ranjana], Taipei, Chia-feng shu-chū.
- MARCO POLO, 2001-03: *Le devisement du monde*, édition critique publiée sous la direction de Philippe Ménard, Genève, Droz, 2 vol. (Textes littéraires français).
- MÉLIKOFF Irène, 1995: «Oghuz nama», in *Encyclopédie de l'Islam*, Leiden, Brill, vol. VII, p. 165.
- NAU F., 1913: «L'expansion nestorienne en Asie», *Annales du Musée Guimet*, vol. XL, p. 193-383.
- *Neimenggu wenwu kaogu*: 1984/3, p. 103-108 – 1992/1-2, p. 133-138 – 1995/1-2, p. 32-36 et 126 – 1997/1, p. 73-84.
- *Neimenggu wenwu kaogu wenji*, I, 1994: Beijing, Zhongguo da qianshu chubanshe.
- *Neimenggu wenwu kaogu wenji*, II, 1997: Beijing, Zhongguo da qianshu chubanshe.

- NEIMENGGU WENWU KAOGU YANJIU SUO [Institut d'archéologie et des biens culturels de Mongolie intérieure], 1997: «Damao qi Muhersobuga muqun de qingli fajue» [Un groupe de tombes à Muhersobuga, bannière de Damao, fouilles de sauvetage] in *Neimenggu wenwu kaogu wenji II*, Beijing, Zhongguo da qianshu chubanshe, 1997, p. 713-723.
- NIU Rujie, 2003: *Inscriptions et manuscrits nestoriens en écriture syriaque découverts en Chine (XIII-XIV siècles)*, Thèse, Paris, École Pratique des Hautes Études, Section des Sciences historiques et philologiques.
- PEKIN, 2004: *Genghis Khan – The Ancient Nomadic Culture of the Northern China*, [catalogue d'exposition], Beijing, Beijing chubanshe.
- PELLLOT Paul, 1914: «Chrétiens d'Asie centrale et d'Extrême-Orient», *T'oung Pao*, vol. 15, p. 623-644.
- PELLLOT Paul, 1973: *Recherches sur les Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient*, éd. J. Dauvilliers, Paris, Fondation Singer-Polignac (Œuvres posthumes) – en particulier p. 239-288: «Mār Ya (h) b^a allāhā, Rabban Sāumā et les princes Ōngūt chrétiens».
- PELLLOT Paul, 1996: *L'inscription nestorienne de Si-Ngan-Fou*, edited with supplements by Antonino Forte, Paris, Collège de France (Œuvres posthumes) (Italian School of East Asian Studies, Epigraphical Series, 2).
- POLO, voir MARCO POLO
- QI Dongfang, 1999: *Tang dai jin yin qi yanjiu* [Recherches sur les objets en orfèvrerie d'or et d'argent de l'époque Tang], Beijing, Zhongguo shehui kexue chubanshe, pl. 54 et p. 155.
- QI Xiaoguang, 1997: «Yelü Yuzhi mu han chengwai wenhua yinsu zhi jin yin qi» [Objets en or et en

- argent de la tombe de Yelü Yuzhi avec des éléments provenant de cultures différentes], *Neimenggu wenwu kaogu wenji II*, Beijing, Zhongguo da qianshu chubanshe, p. 561-566
- RACHEWILTZ Igor de, 1996: «Prester John and Europe's Discovery of East Asia», *East Asian History*, vol. 11, p. 59-74.
- RACHEWILTZ Igor de [transl.], 2004: *The Secret History of the Mongols. A Mongolian Epic Chronicle of the Thirteenth Century*, translated with a Historical and Philological Commentary, Leyde, Brill.
- SIMS-WILLIAMS Nicolas; JAMES HAMILTON, 1990: *Documents du IX^e-X^e siècle de Touen-Houang*, Londres, SOAS (Corpus inscriptionum iranicarum II. Part III. Sogdian).
- TISSERANT Eugène, 1931: «Eglise, nestorienne», *Dictionnaire de théologie catholique*, Paris, Librairie Letouzey et Ané, 1923-1950, vol. XI, 1 (1931) col. 26-30.
- TOGAN Isenbike, 1998: *Flexibility and Limitation in Steppe Formation. The Kerait Khanate and Chinggis Khan*, Leiden, Brill.
- *Trésors d'époque Liao en Mongolie Intérieure*, 2002: [catalogue d'exposition], Beijing, Zhongguo cangxue chubanshe.
- TUBACH Jürgen, 1992: «Die Heimat des China-Missionars Alopen», *Oriens Christianus*, vol. 76, p. 95-100.
- ZHANG Songbai; REN Xuejun, 1994: «Chifeng shi chutu de yelikewen cizhi bei» *Neimenggu wenwu kaogu wenji I*, Beijing, Zhongguo da qianshu chubanshe, p. 672-676.

Liste alphabétique des caractères Chinois

Ai buhua	愛不花
Alahai bieji	阿剌海 別吉
Alawusi tiji huli	阿剌兀思 剔吉 忽里
Aluoben	阿羅本
Anda huda	按達忽答
Badu tiemuier	八都 帖木兒
Boyaohe	孛要合
Daerhan-Maomingan-lianhe qi	達爾罕茂明安聯合旗
douniu	斗牛
feiyu	飛魚
gugu guan	顧姑冠
Huaidu	懷都

Jun buhua	君不花
Kuolijisi	闊里吉思
Li Cunxu	李存勖
Li Keyong	李克用
Liu Minzhong	劉敏中
Ma Qingxiang	馬慶祥
Ma Shi	馬氏
Mazha han	馬扎罕
Wanggu bu	汪古部
Wulanchabu	烏蘭察布
Yan Fu	閻復
Yanmen	鴈門
Yelikewen	也里可溫
Zhu' an	主安
Zhuhuman	朮忽難
Zhuoli buhua	拙里不花